



POP REDEMPTION



Gaumont
présente

POP REDEMPTION

Réalisé par
MARTIN LE GALL

Avec
JULIEN DORÉ GRÉGORY GADEBOIS JONATHAN COHEN
YACINE BELHOUSSE AUDREY FLEUROT ALEXANDRE ASTIER

Scénario
MARK EACERSALL & MARTIN LE GALL
avec la participation d'**ALEXANDRE ASTIER**

adaptation et dialogues de
MARK EACERSALL

Produit par
AXEL GUYOT, PHILIPPE BRAUNSTEIN et LÉONARD GLOWINSKI

Une production
Avalon - 22h22 - Gaumont

SORTIE LE 5 JUIN 2013

Durée du film : **1h34**

Relations Presse : **GAUMONT**

Carole Dourlent 01 46 43 23 14 / cdourlent@gaumont.fr
Quentin Becker 01 46 43 23 06 / qbecker@gaumont.fr
30 Avenue Charles de Gaulle - 92200 Neuilly/Seine



SYNOPSIS

Chaque été, depuis leur adolescence, les Dead MaKabés se paient ce qu'ils appellent prétentieusement une « tournée d'été » - quelques concerts dans des festivals du fin fond de l'Europe.

Mais, pour ces quatre copains, la crise de la trentaine couve et cette semaine de récréation risque bien d'être la dernière.

Difficile de rester fidèle à ses idéaux quand on est membre d'un groupe de black metal.

ENTRETIEN AVEC MARTIN LE GALL

Comment avez-vous débuté dans le cinéma ?

À la fin de mes études d'audiovisuel, j'ai réalisé un court métrage, DIVA ET PIANISTE, qui a été retenu par le festival de Clermond-Ferrand et repéré par Claude Duty, à l'époque où il était responsable des acquisitions de courts métrages pour Canal Plus. Comme il s'agissait d'un film réalisé dans un cadre pédagogique, mon école ne pouvait pas le vendre, et du coup, le directeur des études m'a conseillé de trouver une société de production pour pouvoir rédiger un contrat en bonne et due forme : c'est comme cela que j'ai rencontré Axel Guyot. Il se trouve qu'Axel a bien aimé le court-métrage et m'a permis de faire exister le film en dehors de l'école et je suis donc entré dans son « écurie », à lui et Philippe Braunstein, Les films d'Avalon : à partir de là, on a échaffaudé d'autres projets de courts, avant de s'acheminer vers mon premier long.

C'est comme cela que l'aventure de POP REDEMPTION a commencé ?

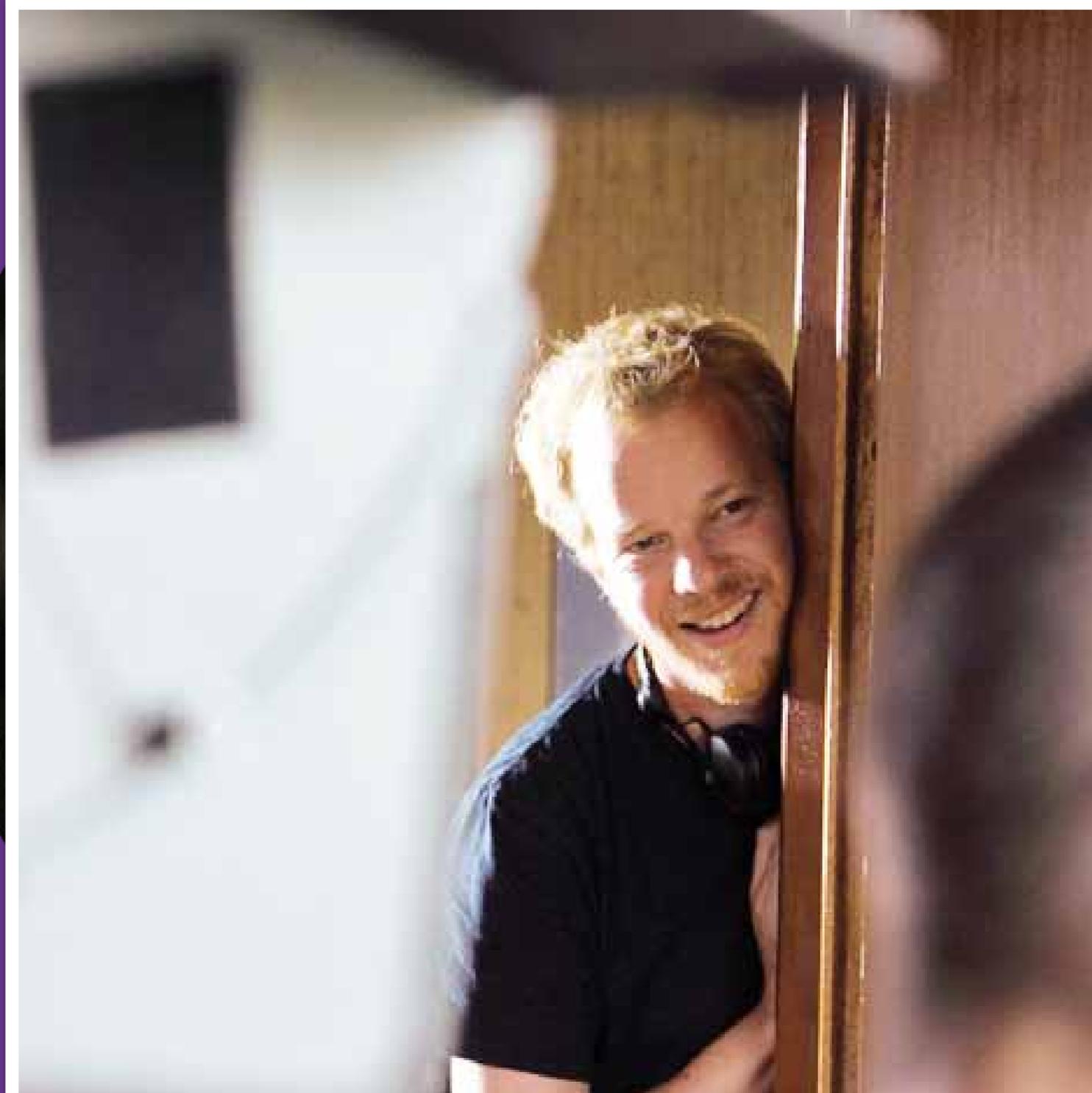
J'ai d'abord tenté de développer un premier projet seul, mais le scénario n'était pas abouti. J'ai donc envoyé à Axel un long e-mail où je racontais l'histoire de POP REDEMPTION jusqu'à la scène de l'accident : il y avait déjà l'idée de ces quatre joueurs de metal qui se retrouvent avec un cadavre sur les bras et qui, pour échapper à la police, se transforment en « Beatles » ! D'emblée, je voulais faire un film de potes pris dans des emmerdes jusqu'au cou.

Qu'est-ce qui vous a inspiré cette idée au départ ?

J'avais été frappé par une affiche de pub pour Eurostar, dont le slogan était « Londres au rabais », et qui montrait de pâles sosies des Beatles, de Freddie Mercury, des Spice Girls ou encore d'Elton John. J'ai surtout été intrigué par les faux Beatles qui avaient l'air un peu pathétiques et je me suis demandé à quoi pouvait ressembler leur vie. Je me suis alors imaginé qu'ils devaient être un groupe de metal en cavale ! Ce qui m'a plu, dès le début, c'était de faire le grand écart entre la pop et le metal. Avec l'accident meurtrier comme point de départ, POP REDEMPTION oscille constamment entre une suite d'événements à la fois comiques et tragiques. Avec Axel, on rêvait d'un film qui puise autant dans des références comme Mes meilleurs copains de Jean-Marie Poiré que FARGO des frères Coen et bien sûr le mythique SPINAL TAP de Rob Reiner ! En clair, au-delà d'écrire une comédie, on avait l'ambition de proposer une vraie histoire.

Comment s'est déroulée l'écriture du scénario ?

Axel a rebondi sur l'idée et m'a conseillé d'écrire à deux, en l'occurrence avec Mark Eacersall. On est de la même génération, on était tous les deux jeunes papas, entre les biberons et les couches, et on avait joué dans des groupes de musique et fait du théâtre. Autant dire qu'on s'est nourri de notre expérience personnelle et qu'à travers cette histoire d'amitié, on s'est posé plusieurs questions : comment entrer dans la vie d'adulte en conservant ses rêves d'enfance et d'adolescence ? Doit-on nécessairement renoncer à la musique et à ses projets artistiques parce qu'on a des responsabilités, une femme et des enfants ?





Vous avez également collaboré avec Alexandre Astier.

Effectivement. Il se trouve que le projet a intéressé StudioCanal à un moment où Mark et moi avions besoin de recul sur le script. Léonard Glowinski qui était alors responsable des productions, a donc accepté de financer une ré-écriture et nous a demandés de proposer quelqu'un : on a alors pensé à Alexandre Astier qui avait apprécié, je crois, mon moyen métrage JOGGING CATECORY et qui aimait beaucoup le scénario de POP REDEMPTION. C'est un homme brillant, un vrai bourreau de travail, qui, en général, n'accepte pas de collaborer à un script dont il n'est pas l'initiateur. Pour lui la comédie est une affaire très sérieuse. C'est donc une immense chance d'avoir croisé sa route en phase finale d'écriture. Je me sens proche de sa famille «d'humour». Il a fait de gros apports sur la structure du film, notamment sur le final au Hellfest.

Comment avez-vous élaboré les quatre membres du groupe ?

Il fallait imaginer, comme dans la vraie vie, une bande de potes aussi hétérogènes que possible : les Dead MaKabés sont avant tout quatre copains d'enfance qui ont des personnalités bien distinctes fédérées autour d'un projet commun : le black metal ! Au casting, on a ainsi cherché à composer un groupe de personnages qui viennent d'horizons différents. A la fin du film, ils vont se rendre compte que, même si on leur retire leur musique, ils peuvent rester amis.

Quel personnage s'est esquissé en premier ?

On a commencé par imaginer Alex. Parce que même si l'histoire raconte le groupe, le film épouse souvent son point de vue. C'est l'enjeu majeur du film : il veut continuer le groupe, eux pas. C'est un garçon qui n'a pas renoncé à son rêve d'ado et qui n'a pas grandi dans sa tête. Et bien qu'il essaie de manipuler ses copains en permanence, allant jusqu'à s'inventer un cancer, il fallait quand même qu'il suscite l'empathie. Il nous a vraiment donné du fil à retordre au moment

de l'écriture. De ce point de vue, Julien Doré a beaucoup apporté au personnage. Dès notre première rencontre, il m'a dit qu'il souhaitait lui apporter une fragilité et une fêlure apparente. On a donc travaillé dans cette direction et, du coup, on comprend qu'Alex n'a que sa grand-mère et ses copains dans son existence : si le groupe se sépare, sa vie s'arrête et il n'est plus grand-chose. C'est ce qui explique qu'il soit aussi tyrannique et manipulateur. Julien a beaucoup travaillé cette dimension de chantage affectif, rendant le personnage ultra-attachant. Il m'a bluffé plus d'une fois car il nous embarque dans son histoire.

Il y a ensuite Erik, le guitariste.

C'est un peu le «Rantanplan» du groupe ou, en tout cas, le plus adolescent des quatre : il n'a pas de chez lui, pas de boulot fixe, et il passe son temps à squatter chez ses potes pour dormir. Et pourtant, même s'il a l'air de planer en permanence, il est capable de sortir des vérités qui estomaquent les autres : dans la grange, alors ils sont tous en train de chercher une solution pour échapper aux barrages de police, Erik balance à Alex qu'il le tient entièrement responsable de leur situation. Il a donc des moments de clairvoyance. Yacine Belhousse aurait pu s'en tenir à en faire l'ado du groupe, mais il apporte beaucoup de tendresse au personnage. Même dans ses pires gaffes, c'est impossible de lui en vouloir ! Yacine vient du stand-up, il est très féru de culture anglo-saxonne : ce qui lui apporte un sens aigu du second degré ! Il a également un visage particulièrement expressif, comme les grands acteurs du muet.

Et Pascal, le batteur ?

Pour lui, on s'est éclaté en écriture ! C'est le gars qui morfle le plus dans le groupe : non seulement sa femme est totalement psychorigide, mais c'est lui qui fournit le local des répétitions et qui prête son véhicule de livraison pour la tournée du groupe ! C'est aussi un grand maniaque : il incarne le contre-leader du groupe. Pour autant, c'est un personnage émouvant car, même s'il peste en permanence, il a le cœur

sur la main et il donne des preuves de son amitié et de son attachement aux autres tout au long du film. J'avais repéré Jonathan Cohen dans une série pour Arte, LES INVINCIBLES, et dans d'autres rôles au cinéma. Venant du Conservatoire National de Théâtre, Jonathan a une formation solide. Ils est à la fois un grand travailleur et un grand déconneur : il a apporté au personnage un côté fiévreux, lui donnant beaucoup d'humanité. Ce que j'ai également apprécié chez lui, c'est son souci du collectif : il avait vraiment envie que la bande existe à l'écran.

Reste JP, le bassiste.

C'est sans doute le personnage en apparence le plus effacé de la formation, ce qui est souvent le cas des bassistes dans les groupes de musique. C'est donc un suiveur, un type qui ne fait pas de vagues. Sauf qu'il a eu des enfants et qu'il s'est découvert une passion pour la paternité et pour sa famille, et que cela a pris le pas sur le groupe. Mais comme il a un tempérament de suiveur, il a continué à se produire avec ses potes, tout en avouant à sa femme qu'il préférerait jouer avec ses gosses. Pourtant, vers la fin du film, il va retrouver la flamme «rock n'roll» ! Ce personnage a été compliqué à caster car ce n'était pas facile de trouver un comédien impressionnant physiquement qui puisse osciller au quart de seconde entre douceur et violence. J'ai eu beaucoup de chance que Grégory Gadebois soit disponible. C'est un acteur incroyable qui vient de la Comédie Française : très respectueux du texte, il construit en silence, concentré. Il a une façon de jouer qui n'appartient qu'à lui. Sur la table de montage, on s'est rendu compte de la partition formidable qu'il avait créée.

Vous avez aussi emprunté la voie d'un «road-movie» teinté d'humour...

Au départ, comme je l'ai dit, j'avais l'idée de ces gars qui se retrouvaient au milieu de nulle part, avec un cadavre sur les bras, et qui étaient en cavale. Et puis, on a imaginé ce parcours du nord au sud qui va vers

le soleil et vers les couleurs chamarrées du sud-ouest. Car c'est aussi un film sur l'ouverture d'esprit : au début, ces personnages, qui ne sont pas beaucoup sortis de chez eux, ont des œillères et ils s'ouvrent peu à peu au monde. D'ailleurs, Alex est celui qui fait le plus grand trajet : s'il est d'abord enfermé dans des codes et ses convictions, il est amené à s'ouvrir et à être confronté à d'autres univers musicaux que le sien. S'il veut garder ses potes, il doit changer.

Comment avez-vous envisagé de parler du monde méconnu du black metal ?

Étant donné que l'idée de départ était de créer un grand écart entre deux genres musicaux, et qu'on avait une toute petite culture metal avec Mark, on s'est beaucoup documenté. Je me suis abonné à un magazine spécialisé et on est allé voir des concerts. Et j'ai découvert qu'il y avait une multitude de genres de metal différents. Du coup, on s'est dit que, pour montrer que nos protagonistes s'ouvrent à la pop, il fallait qu'ils partent de l'univers metal le plus radical pour que le grand écart dont je parlais soit le plus frappant et le plus drôle ! Le black metal est aussi le plus théâtral du genre : la prestation scénique y est sans doute aussi importante que la dimension proprement musicale, et c'est une musique très sombre. Mais dans le même temps, on était convaincu qu'il fallait surtout éviter la caricature et être le plus crédible possible.

Et pourquoi avez-vous choisi de vous référer aux Beatles ?

Les Beatles ont inventé la pop culture, dans laquelle on baigne encore aujourd'hui. Surtout, ils sont à l'origine de l'ouverture d'esprit artistique qu'on prône dans le film : ils ont imaginé une musique qui fait feu de tout bois et qui mélange les genres. Ce sont les premiers qui ont écrit des chansons avec deux phrases et qui ont mélangé des instruments qui ne se destinaient pas à la pop au départ – clavecin, guitare classique ou cithare – pour créer un nouveau genre musical foisonnant et décomplexé. C'est aussi une





autre façon de penser la vie. A mes yeux, Julien Doré fait partie de ces familles d'artistes qui sont toujours inattendus et qui croisent les genres, jouant aussi bien avec les Gipsy Kings qu'avec Françoise Hardy ! Artistiquement, il est dans cette veine de métissage des influences : il joue avec les codes et les frontières dans lesquelles on enferme trop vite les artistes.

Vous jouez aussi beaucoup sur le déguisement ...

Ce n'est pas une comédie qui repose sur les vanes, mais qui relève davantage du comique de situation – et d'ailleurs, nos influences étaient plutôt anglo-saxonnes que françaises. Du coup, le déguisement était important, d'autant que c'est un élément présent dans toute l'histoire du rock, et notamment au niveau de l'attitude scénique. On trouvait drôle que les quatre copains se déguisent pour échapper aux flics, et qu'ils se retrouvent habillés en Beatles, tout en évoquant plusieurs époques du célèbre groupe. Dans la grange, c'est la période 1966 avec des cols roulés, alors qu'au festival de la fraise, ils sont plus dans l'époque «Sergent Pepper», avec des mélanges de couleurs. On a beaucoup travaillé avec les créateurs des costumes pour être drôle, tout en gardant de la cohérence dans l'histoire.

Comment s'est passé l'entraînement musical des comédiens ?

Le playback des comédiens était un vrai défi. Car, pour qu'on soit embarqués par ces quatre personnages, il fallait qu'ils soient crédibles à 100% et qu'on ait vraiment l'impression qu'ils produisent un morceau en live. En plus, comme je suis grand fan de musique, je remarque tout de suite un playback raté au cinéma ! Manque de chance : en dehors de Julien Doré, les autres n'étaient pas du tout musiciens ! Du coup, ils ont été coachés par les membres de Zuul Fx et notamment leur leader, Steeve Petit, qui a coécrit les titres metal et ceux qui mélangent pop et metal avec Franck Lebon, l'autre compositeur de la musique du film. Comme Steeve est batteur de formation, il a coaché Jonathan, tandis que les autres membres de Zuul Fx les ont initiés à la guitare et à la basse avec une incroyable efficacité. C'était également l'occasion

pour Julien d'apprendre auprès de Steeve l'attitude scénique propre au chanteur metal. Ils ont travaillé comme des malades, Jonathan s'est même acheté une batterie électronique depuis. Et au Hellfest, lorsque Yacine fait un solo de «tapping» sur sa guitare, il l'a tellement bien simulé qu'on n'a pas eu besoin de doublure guitare.

Quelles étaient vos priorités pour la mise en scène ?

Ça, c'était mon deuxième défi ! En effet, le film comporte beaucoup de scènes dialoguées et il y a de nombreuses séquences avec le groupe entier. C'était aussi difficile qu'une scène de repas - un vrai cauchemar pour un réalisateur – puisqu'il s'agit d'avoir l'ensemble des personnages dans le champ, sans privilégier l'un ou l'autre. Avec mon chef opérateur, Fred Nony, on a eu l'idée du Scope : de ce point de vue là, je me suis pas mal référé aux films de Wes Anderson qui filme souvent des histoires de familles, et qui cadre plusieurs personnages en même temps, ce qui contribue à dynamiser le groupe à l'écran.

Comment s'est passé le tournage au Hellfest ?

On a tourné en plein festival. La manifestation accueille des dizaines de milliers de participants et, de toute évidence, on ne pouvait pas venir tourner à cinquante. Du coup, on y a tourné avec une équipe ultra réduite et on a travaillé un an en amont avec les organisateurs. Ils se sont révélés des partenaires formidables ! Il faut voir qu'il y a deux grandes scènes extérieures qui alternent en permanence et qu'on a enchaîné juste après les Guns N' Roses ! Steeve Petit de Zuul FX, qui joue souvent au Hellfest, a harangué la foule et a donc récupéré une partie des spectateurs des Guns. On a eu la possibilité de jouer trois fois le morceau et on a capté les vraies réactions du public. Le lendemain, on a tourné les scènes de comédie.

C'était un peu délirant : on ne savait pas comment on allait être accueilli et jusqu'au dernier moment, on ne savait pas si on allait pouvoir tourner ou pas. C'est aussi sans doute ce qui donne un certain sentiment d'urgence à la scène.

ENTRETIEN AVEC **JULIEN DORÉ**

L'esprit de groupe

C'est la dimension d'esprit de groupe qui m'a séduit d'entrée de jeu car le film aborde avec finesse les rapports d'amitié qui viennent se greffer – mais aussi parfois se déliter – autour d'un groupe de musique. Au fond, POP REDEMPTION, c'est d'abord l'histoire d'une bande de potes qui vont traverser des situations incroyables, totalement à l'encontre de leurs convictions et de leurs attentes. À travers ces péripéties inattendues, j'ai eu envie d'imaginer l'aventure de ce groupe et l'évolution de cette amitié.

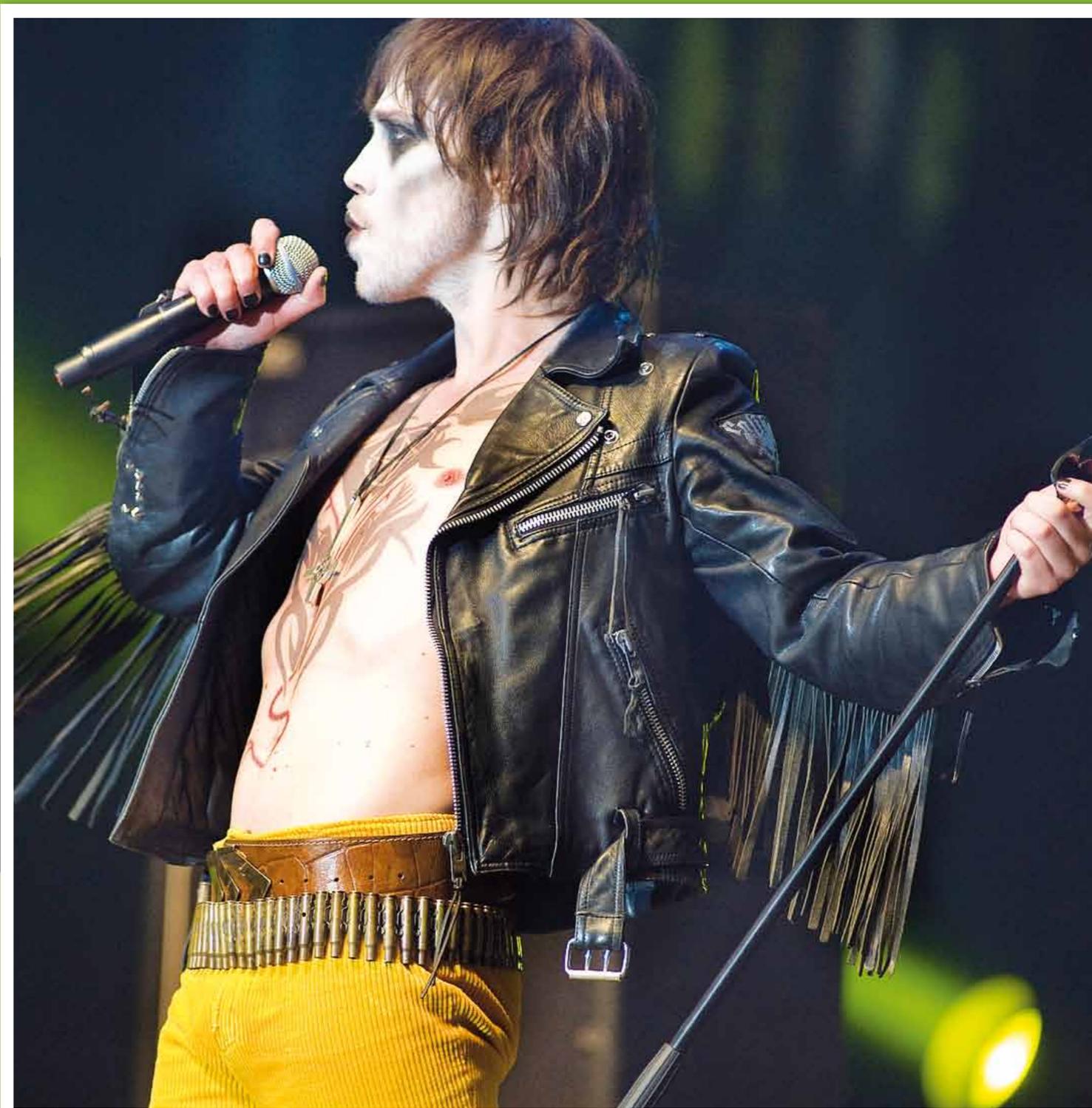
Un rôle à contre-emploi

J'ai toujours eu envie de jouer de vrais rôles de compositions et, quand j'ai lu le scénario il y a deux ans, j'ai trouvé que le personnage d'Alex – à travers les scènes de comédie et les références musicales – était suffisamment éloigné de ce que je fais dans ma propre musique pour m'intéresser. L'idée de camper ce leader de groupe un peu hystérique m'a donc pas mal amusé. Dans le même temps, c'était assez proche de mes souvenirs de

mon premier groupe de rock avec qui j'ai vécu des concerts un peu difficiles et des répétitions dans des caves !

Alex

Au départ, Alex était le plus hystérique et le plus radical du groupe : il est tellement obsédé par sa musique, et sûr de parvenir à ses fins, qu'il ne se rend pas compte que ses amis sont sur le point de le quitter. Au fil du tournage, je me suis rendu compte que j'en faisais un personnage qui était touchant dans ses excès mêmes. À la lecture du scénario, j'avais senti chez lui une radicalité absolue, voire une dureté, que je n'ai pas eu envie d'exprimer : jouer Alex uniquement comme un Ayatollah – incarnant les valeurs pures et dures de son groupe – ne me plaisait pas. Il me semblait que c'était plus intéressant que ses amis, qui sont aussi les musiciens du groupe, le trouvent émouvant, ou même pathétique parfois, dans ses outrances. C'est sans doute pour cela qu'ils n'arrivent pas à lui dire qu'ils veulent arrêter le groupe. C'est d'ailleurs étrangement lié





à ce que j'ai vécu en tant que musicien : quand on croit en son groupe, on est obligé de prendre en charge l'existence d'un projet et d'assumer la responsabilité d'une équipe, même si on est potes.

Garçon solitaire

On voit très vite qu'Alex vit dans un petit pavillon, seul avec sa grand-mère, et on en déduit forcément que ses parents sont absents. C'est typique de la dureté des carapaces qu'on se forge : on les construit souvent sur de vrais drames et de vraies failles. C'était important que, de temps en temps, ces failles resurgissent, notamment quand on découvre Alex dans son quotidien, en train d'accompagner sa grand-mère qui est sur le point de partir.

Amitié

C'est une bande de bras cassés qui va se rendre compte que, dans la vraie vie, le fait de devoir mener à bien un projet commun – même bancal – les fait grandir. Évidemment, chacun perd quelque chose dans l'histoire pour se rendre compte que ce qui reste, au fond, c'est un lien qui ne peut pas se briser entre eux, même s'il ne ressemble sans doute pas à leurs convictions d'adolescents. Les copains d'Alex comprennent tout de suite que celui-ci est prêt à tout et que c'est dans les scènes où il est le plus tyrannique, odieux et manipulateur, qu'il est le plus touchant :

ce qu'il veut leur dire c'est «je vous aime et je n'ai pas envie que vous me lâchiez maintenant parce vous êtes ma seule famille, et que si vous m'abandonnez, je suis mort». Ce sont finalement des choses récurrentes dans des histoires d'amitiés fortes et de jeunes groupes qu'on crée quand on est ados. Ce sont des choses qui restent pour toujours.

Le groupe s'est dessiné parfois tout seul, et par chance, il s'est produit ce réflexe entre les comédiens de se raconter dans nos têtes une histoire qu'on aurait déjà vécue. Comme si notre amitié existait depuis l'adolescence. Je dois dire que c'était un peu compliqué pour moi car ce n'est que mon deuxième film et que j'avais besoin d'être cadré pour pouvoir m'abandonner le plus possible au texte et au personnage. Dans le même temps, le fait que j'aie dû me débrouiller m'a donné une profonde liberté : comme le film se déroulait comme un road-movie, il fallait que je trouve des réflexes pour m'isoler et m'habituer à la psychologie d'Alex.

Road-movie

C'est une bouffée d'air qui «libère» le film et qui lui permet de ne pas se situer uniquement dans la douleur, la galère et l'underground : j'aime les moments où le film décolle ! Le van avec lequel le groupe se balade, ou le fait que les quatre copains doivent transporter eux-mêmes leurs décors de scène, ou les

paysages qu'ils traversent apportent beaucoup d'oxygène au film. Là encore, c'est très proche de mes tournées avec mon premier groupe, où on partait avec une toute petite camionnette pour une ou deux semaines, sans savoir précisément ce qui allait nous arriver. Le film est donc constamment en mouvement et offre une variation très forte autour du road-movie : les personnages sont sans cesse projetés dans des mondes qu'ils ne soupçonnaient même pas.

Passé et présent

J'ai beaucoup puisé dans mes souvenirs de répétitions dans un local de maçonnerie que mon patron me prêtait à l'époque où j'étais aux Beaux-Arts. J'ai aussi repensé à la camionnette qu'on empruntait à la société où je bossais, aux concerts improvisés au dernier moment dans des bars à Nîmes où je faisais venir mes potes, plans de concerts qui se décidaient au dernier moment... Pour autant, à partir du moment où mon visage apparaît à l'image, on pense davantage à ce que je fais aujourd'hui : bien entendu, dans la scène où Jonathan Cohen et Yacine Belhousse cherchent un véhicule dans les champs de tournesol, on fait alors le lien avec la télé-réalité et je dois dire que j'aime bien ces petites allusions à mon parcours. D'ailleurs, je n'ai jamais cherché à fuir ces références. Pour moi, le plus important, c'est qu'on croit aux personnages et que

l'amitié entre eux fonctionne à l'écran.

Le black metal

C'est une musique que j'ai découverte pour le film. Quand j'ai su qu'on allait tourner au Hellfest, j'ai compris qu'il y avait un travail à faire, notamment dans l'attitude physique à adopter sur scène, qui est forcément différente de ce que je fais avec mes propres compositions. J'avais donc besoin de me nourrir de cette musique, même si, au fond, le film parle avant tout d'une bande de copains et que les événements qui leur arrivent s'éloignent assez vite des références au metal.

Malgré tout, l'entraînement musical était nécessaire pour les scènes de concert live. Heureusement, Steeve Petit était là pour nous guider car, à l'image, il fallait que Jonathan sache jouer de la batterie, Yacine de la guitare, Grégory de la basse, et que je sois crédible en chanteur. Le fait que Steeve soit aussi précis sur nos mouvements et notre manière d'être a contribué à donner une cohérence aux scènes musicales, même si les Dead Makabés ne sont pas toujours d'une précision à toute épreuve ! Mais justement, ce qui est touchant chez eux, c'est leur préparation et leur maladresse : parfois, les choses se passent mal, les pressoirs à sang ne se déclenchent pas au bon moment, et une chaussure s'accroche au fil du micro...





ENTRETIEN AVEC **GREGORY GADEBOIS**

Une vraie comédie

Ce qui m'a immédiatement plu, c'est qu'il s'agit d'une comédie dont les situations sont drôles, et non pas d'une suite de sketches où le trait est forcé. Le scénario met en scène des personnages qui ont un hobby un peu marginal et qui passent par toute une suite de péripéties très drôles. C'était un univers original que je n'avais encore jamais vu au cinéma. Et les dialogues ne versaient ni dans la facilité, ni dans un effet de mode.

JP

C'est un musicien avant tout, même si désormais ses enfants passent en premier. D'ailleurs, ce n'était pas évident pour moi car il fallait que je me représente mentalement ce qu'on ressent quand on est loin de ses enfants puisque je n'en ai pas ! JP est aussi le plus discret et le plus posé de la bande et il laisse faire les autres sans rien dire. Mais lorsque la situation devient critique, JP incarne, en quelque sorte, la figure paternelle – celui qu'on écoute au final car il possède une sorte de charisme tranquille. Du coup, quand il dit «Stop», les autres s'arrêtent. Je crois qu'il y a toujours un personnage comme lui dans les groupes.

Amitiés anciennes

J'ai le sentiment qu'ils sont amis depuis longtemps et que, désormais, c'est par habitude qu'ils se retrouvent dans le resto de Pascal. Ce sont des amitiés d'enfance qui durent depuis longtemps et il arrive, dans ces conditions, qu'au bout d'un moment on ne sache

plus à quoi elles tiennent. On se retrouve comme par routine, et cela peut même susciter un certain malaise. D'ailleurs, JP sent bien qu'il faut aborder le sujet avec ses potes, et cela coïncide avec le moment où Alex, le personnage de Julien Doré, n'a jamais été aussi exalté par sa musique.

Je crois que les quatre copains ont besoin d'exploser pour se retrouver ensemble sur des bases plus solides, comme s'il leur fallait passer un coup d'éponge sur le tableau du passé pour aller vers autre chose. Il faut dire que leurs rapports sont fondés sur des valeurs qu'ils avaient en partage à 15 ans ! Vient un moment où il faut se renouveler...

De belles rencontres

J'ai adoré rencontrer Steeve Petit et Julien Doré car ils ont la même manière de travailler, le même rapport au texte et la même approche du jeu. Avec Steeve, on s'est rendu compte qu'on était dans le même lycée, mais qu'on ne s'était pas croisés avant ce film. Personnellement, je n'avais jamais fait de basse et j'écoute plutôt de la chanson française et des vieux blues. Autant dire que j'étais très loin du black metal. Steeve nous a immergés dans le black metal, qui est un univers particulier, en nous en parlant, en passant du temps avec nous et en étant très présent sur le tournage. Il nous a même guidés dans les postures à adopter. Du coup, je me souviens que dès la première répétition, j'avais l'impression que Jonathan et Yacine étaient des pros !

ENTRETIEN AVEC JONATHAN COHEN

Pascal

Pascal, c'est le batteur du groupe, celui qui s'occupe de la logistique, et qui a vite abandonné ses rêves de pouvoir un jour percer dans la musique pour ouvrir un resto chinois avec sa femme. C'est le plus «responsable» des quatre. Je pense qu'il aurait voulu être le leader des Dead MaKabés, ou du moins qu'on le reconnaisse en tant qu'un des moteurs du groupe. C'est le genre de personne qui donne beaucoup pour être aimé et qui attend qu'on lui dise : «Merci Pascal, t'es vraiment trop cool, sans toi on n'y arriverait pas». C'est un des seuls moyens qu'il a trouvés pour se rendre indispensable. Et même s'il est totalement psychorigide, je pense que c'est surtout un grand peureux. Il a organisé sa vie de manière à toujours se sentir en sécurité. D'ailleurs, dans les moments où le groupe est vraiment en danger, il prend le pouvoir. Car quand on touche aux limites de gens aussi craintifs que lui, ils savent se montrer très persuasifs. Ce genre de personnage me touche beaucoup. Je crois qu'on est tous un peu comme lui.

La découverte du black metal

Je connaissais très mal le black metal car je suis plutôt porté vers la pop, le rock, l'électro, le rap américain, et la variété française. Mais j'avoue qu'en découvrant ce genre à travers le film et en allant au Hellfest, je me suis rendu compte que cet univers était assez délirant ! C'est une musique très organique, une tornade d'ondes, qui mettent l'auditoire en transe. Et puis, c'est une musique très pointue, dont les musiciens sont tous des killers et de grands techniciens. Tout le monde ne peut pas jouer du black metal.

D'ailleurs, ce qui m'avait plu dans le scénario, c'est qu'il parle des «metalleux» – de ces gens qu'on voit très peu au cinéma – et, du coup, je trouvais très drôle d'en incarner un.

L'entraînement avec Steve Petit.

Avec le concert au Hellfest, c'est sans aucun doute un de mes meilleurs souvenirs ! Steve est un type extraordinaire : il joue de tous les instruments, c'est un pédagogue hors pair et quelqu'un d'extrêmement drôle et attentionné. Et pourtant, physiquement, au premier abord, il peut faire flipper, avec sa masse de 100 kg, ses tatoos sur les deux bras et sa coupe de cheveux en nunchaku ! Mais c'est une crème comme beaucoup des musiciens de black metal qui nous ont accompagnés. En plus, ce qui est formidable, c'est que je rêvais de m'initier à la batterie. J'ai donc appris vite et dans le plaisir. Steve restera une de mes plus belles rencontres sur ce film.

Une expérience hors du commun

Le tournage était loin d'être de tout repos ! Il a même parfois été difficile, mais j'en garde un bon souvenir, parce qu'avec les copains on s'est beaucoup marré, on a toujours essayé de se tirer vers le haut et on a partagé un moment unique – celui d'avoir joué du black metal devant 2000 metalleux sans s'être pris des lames de rasoirs ou autres objets contendants ! Pour moi, cela restera le moment fort du film et d'ailleurs j'étais en transe ! J'ai cassé deux cymbales et trois paires de baguettes, mais j'étais en connexion directe avec le Tout Puissant de la scène. C'était fou !



ENTRETIEN AVEC YACINE BELHOUSSE

Le projet et le personnage

Ce qui m'a vraiment plu, c'est le côté road-trip musical : ce genre permet de créer des situations étranges et drôles à la fois, qui tranchent avec les comédies romantiques plus standards. Et il y avait aussi une certaine originalité dans le traitement de l'amitié entre ces mecs. J'ai beaucoup ri en lisant le scénario et j'ai trouvé que le personnage d'Erik était touchant et attachant. Car, pour moi, Erik est un homme très enfantin qui reste toujours en retrait, une sorte de troubadour hypersensible qui, d'une certaine manière, est dans la lune et ne comprend pas très bien ce qui se passe dans le monde des gens «responsables». Il n'a pas de boulot à plein temps, il donne des cours de guitare, et vit de façon bohème. Car Erik est un vrai flippé du monde du travail et du conflit. Du coup, il n'a pas vraiment de revenus et il est tout le temps en train de gratter ses potes, plutôt que de se donner un but dans la vie et de se comporter en adulte. A côté de lui, ses amis se construisent : JP a des enfants, Alex a un vrai rêve, et Pascal a un resto. Erik, lui, partage son temps entre sa guitare et les filles. La musique est son seul talent, il n'a pas la même perception du monde réel que les autres, mais il n'est pas stupide pour autant. Il essaie constamment d'arrondir les angles et de faire en sorte que tout le monde soit content.

Des rapports complexes

Erik et Alex sont amis d'enfance : tandis qu'Alex incarne le leader, chanteur, auteur et directeur artistique de cette bande de mecs complètement barrés, Erik le suit depuis toujours de manière inconditionnelle. Il a donc une sorte de fascination pour son ami et il a du mal à briser ces liens car ils se sont noués très tôt. De son côté, Alex est un grand manipulateur, qui n'hésite

pas à monter les uns contre les autres quand il a besoin de créer des dissensions pour pouvoir garder le pouvoir. Erik pardonne assez facilement ses défauts à Alex, car il a envie de voir son ami heureux. Il pense aux autres avant de penser à lui, parce que lui-même n'a pas de projet précis.

Le rapport entre Erik et Pascal est assez conflictuel : à un moment donné, mon personnage commence à parler de ce qu'il aimerait faire, mais Pascal le rembarre car il est pragmatique et «installé», entre sa famille et son restaurant, et qu'il tente de gérer sa vie au mieux. Erik et Pascal sont donc aux antipodes l'un de l'autre, tout en parvenant à s'entendre.

Le black metal

Je connaissais le black metal, mais je n'en écoutais pas, car ce n'est pas un style musical qui m'attire a priori. J'ai découvert beaucoup de groupes grâce au coordinateur musical, Steeve Petit – qui a une immense culture musicale – et au groupe Zuul Fx. J'ai d'ailleurs pris des cours de guitare avec Steeve, Karim et Sébastien qui sont des musiciens du groupe. On s'est vus à plusieurs reprises pour échanger des idées et évoquer ce qu'on trouvait cliché ou réaliste dans le genre. Martin Le Gall et les membres du groupe m'ont donné beaucoup de matériel : des DVD, des émissions, des documentaires, des films de référence dont SPINAL TAP et ANVIL. SPINAL TAP, documentaire fictionnel, montre ce qu'est un groupe à la dérive. Quant à ANVIL, c'est un documentaire saisissant sur de vrais musiciens, qui n'ont pas réussi à faire carrière, l'un d'entre eux, là cinquante passée, se retrouve à travailler dans une cantine scolaire, et malgré tout, de temps en temps, ils organisent un concert, surtout dans les pays de l'Est. Ce qui les rapproche des personnages de POP c'est

que leur passion pour la musique est toujours présente malgré leur insuccès commercial.

Préparation fructueuse

On a énormément travaillé en amont. On a eu seulement trois semaines de préparation, ce qui s'est révélé un temps précieux pour répéter certaines scènes et comprendre la psychologie des personnages ainsi que leurs interactions. Du coup, Martin nous faisait confiance et nous redirigeait lorsqu'on partait sur une mauvaise piste. Par chance, on s'est très bien entendus si bien qu'on arrivait à se donner des latitudes de jeu en discutant entre nous. Il y a des scènes qui sont plus importantes que d'autres pour la compréhension de l'histoire, certaines sont plus ancrées dans le musical, d'autres dans la narration, et on a réussi à trouver le juste équilibre dans notre jeu parce qu'on avait beaucoup répété en amont.

Direction musicale ou direction d'acteurs ?

Durant le tournage des scènes de concert ou de répétition il est assez compliqué de dissocier la direction musicale de la direction d'acteurs. Le coordinateur musical nous donnait parfois des consignes de jeu, et il avait même un avis sur l'aspect vestimentaire de nos personnages. Car les scènes musicales et les scènes de pure narration étaient enchevêtrées. Je pense à un moment où nous étions au festival de la fraise : on devait sauver notre peau et, pour ne pas se faire arrêter, on se déguise en hippies très attendus par la foule du village. Autant dire qu'on était terrifiés car on devait jouer un morceau devant le public et les policiers ! Il y a donc un vrai suspense, d'autant plus qu'Alex, le chanteur, a été désavoué par ses camarades – c'est d'ailleurs le seul moment où ils se rebellent contre lui.

Pendant le tournage du concert dans le cabaret, la direction de Martin Le Gall a été très musicale, et Steeve Petit nous a donné des indications de jeu de scène, avec des références au black metal : il s'agissait de veiller à ne pas froisser les fans, car il s'agit moins d'un film sur le black metal que d'une histoire d'amitié mise à l'épreuve entre quatre copains qui jouent du black metal.





LE TOURNAGE VU PAR **STEEVE PETIT**

Veiller à l'intégrité du black metal

Je suis chanteur, auteur et compositeur du groupe Zuul Fx qui est l'un des piliers de la scène metal en France. On m'a appelé sur ce film il y a trois ans pour m'assurer que les références au metal étaient justes car il s'agit d'un genre très codifié. D'ailleurs, je ne pouvais pas me permettre de rater mon coup car il en allait de l'image du metal et des vingt dernières années de ma vie. J'ai donc veillé à ce que les codes soient bien respectés et je dois dire que toute l'équipe a joué le jeu. C'était d'autant plus difficile que Martin Le Gall abordait le black metal, qui est l'un des styles les plus radicaux du genre. Pour mêler la comédie au metal, il fallait que les comédiens se plient à une sacrée gymnastique puisqu'ils devaient être drôles sans pour autant dénaturer ou dénigrer la musique. Je trouve au final que cela fonctionne très bien.

Coaching intensif

J'ai coaché les comédiens puisque je suis batteur, guitariste, bassiste et chanteur. J'ai donc entraîné Jonathan Cohen à la batterie, Yacine Belhousse à la guitare, et Grégory Gadebois à la basse. Yacine jouait déjà de la guitare, ce qui s'est donc avéré plus simple, mais il a fallu travailler sur son attitude scénique qui, dans le metal, n'est pas aussi simple qu'elle en a l'air. On a fait un gros boulot en studio et en filage.

Le seul acteur qui ne jouait d'aucun instrument était Jonathan, mais il rêvait de faire de la batterie ! J'ai fait en sorte de ne pas le dégoûter et de lui donner

le sentiment de jouer au sein d'un groupe. Du coup, je lui ai d'abord montré des plans de rythmiques en l'accompagnant à la guitare, si bien qu'on formait comme un mini-groupe. Par la suite, je lui ai montré des plans de batterie et on a évolué peu à peu jusqu'à lui faire jouer des morceaux de metal. Quand on sait qu'il n'avait aucune idée de ce qu'était le metal au départ, c'était vraiment un sacré défi ! Dans l'ensemble, ils ont été assidus et j'ai été surpris par leur façon de vouloir s'approprier leurs personnages. Personnellement, j'ai déjà donné des cours et je dois dire que ces mecs-là m'ont épaté : ils m'ont écouté et ont suivi à la lettre tout ce que je leur ai demandé. Ils m'ont même fait une bonne surprise car ils m'ont écrit une chanson à la fin du tournage qu'ils ont interprétée avec Julien Doré, pour me remercier d'avoir bossé aussi dur et pris autant de temps avec eux.

Le Hellfest

C'était très éprouvant car les comédiens devaient jouer un morceau devant 17 000 personnes ! Au départ, ils étaient assez flippés ! Ils ne voulaient pas le montrer, mais plus on se rapprochait de la date, moins ils rigolaient... Une fois que je leur ai fait faire un tour du festival pour qu'ils s'imprègnent de l'atmosphère, ils ont compris que c'était comme une grande famille et que les gens viennent là pour se lâcher. Cela m'a fait vraiment plaisir de pouvoir emmener ces acteurs dans cet univers, alors qu'au départ, ils se disaient qu'ils n'allaient jamais en revenir vivants !

LA MUSIQUE DU FILM VUE PAR **FRANCK LEBON**

Mosaïque de genres

Je connais Martin depuis longtemps puisque j'ai déjà composé la musique de ses courts métrages. On a donc élaboré un univers artistique ensemble. Pour POP REDEMPTION, comme il s'agissait d'un groupe de metal et que je ne connais pas grand-chose au genre, on a travaillé avec Steeve Petit. La gageure était de composer un morceau qui puisse se jouer en pop et en metal, et qui, au bout du compte, puisse être la fusion des deux genres et résumer les aventures musicales des héros. Du coup, j'ai composé la chanson pop du festival de la Fraise, et Steeve l'a transformée pour la séquence d'ouverture, en en reprenant le même thème et les mêmes harmonies. Ensuite, on a composé un morceau tous les deux, pour la fin du film, qui mêle metal et pop.

L'initiation à la pop

De même que Steeve a appris aux comédiens à adopter la bonne attitude scénique correspondant au metal, je les ai initiés à s'exercer sur des morceaux de pop, qui étaient assez difficiles à jouer. Il y avait beaucoup de travail car les comédiens partaient tous de zéro, sauf Julien Doré. Ceci dit,

comme Yacine Behousse a toujours voulu faire de la guitare et Jonathan Cohen de la batterie, ils avaient une grande motivation et un très bon feeling par rapport à leur instrument. Je pense que cela donne une crédibilité à leur groupe et à leur amitié de longue date car on sent vraiment qu'ils se produisent ensemble depuis longtemps dans le film. D'ailleurs, ils n'ont pas de défaut majeur sur le plan instrumental quand ils jouent.

Voyage musical

Le seul point d'interrogation, c'était de savoir si avec les chansons du film, on suivait bien le parcours des personnages ou s'il fallait utiliser une musique de film plus universelle. On s'est donc interrogé sur l'homogénéité de la bande-son en général. D'autant plus que se greffait là-dessus la fanfare provinciale des gendarmes, un peu à la Kusturica. Finalement, on s'est rendu compte que la musique du film accompagne le parcours des personnages, du metal à la pop en passant par la fanfare, jusqu'au morceau final qui réunit les styles musicaux qu'on a entendus jusque-là. C'était un voyage musical équilibré et c'est cette dimension qui m'a intéressé.



LISTE ARTISTIQUE

Alex **Julien DORE**
JP **Grégory GADEBOIS**
Pascal **Jonathan COHEN**
Erik **Yacine BELHOUSSE**
Martine Georges **Audrey FLEUROT**
Chef SR **Alexandre ASTIER**
Julia **Délia ESPINAT-DIEF**
Patron Star Club **Arsène MOSCA**
Commandant Riquenbaquet **Christophe KOUROTCHKINE**
Adjudant Meyer **Vincent LEENHARDT**
Gendarme Brian **Julien RENON**
Yue-You **Evelyne MACKO**
Michèle **Magali MINIAC**
Dozzy Cooper **Jim ROWE**
Animateur fête de la fraise **Philippe VIEUX**
Organisateurs Hellfest **Steeve PETIT**
Fiona CHAUVIN
Musicien naturiste **Trond-Erick VASSAL**
Grand-mère Alex **Françoise SOUCARET**

LISTE TECHNIQUE

Producteurs **Axel GUYOT**
Philippe BRAUNSTEIN
Léonard GLOWINSKI
Réalisé par **Martin LE GALL**
Chef opérateur **Fred NONY**
1er Assistant opérateur **Stéphane ZAJAC**
Décors **Paul CHAPELLE**
Accessoiriste **Julien POITOU**
Costumes **Chattoune & Fab**
Maquillage **Laura OZIER et Hue Lan VAN DUC**
Coiffure **Cécile GENTILIN**
Montage **Christophe PINEL & Nicolas LOSSEC**
Ingénieur du son **Eddy LAURENT**
Monteur Son **Samy BARDET**
Mixeur **Lionel GUENOUN**
Génériques **Mathieu VAN ECKHOUT**
1er Assistant Réalisateur **Benjamin BLANC**
Casting **Valérie PANGRAZZI**
Scripte **Géraldine DEPARDON**
Directeur de production **Laurent LECÊTRE**
Direction de post-production **Vincent BORDES**
Régie générale **Xavier VINCENS**
Chef électricien **Guillaume PAYEN**
Chef machiniste **Julien MARC**
Superviseur effets visuels **Sébastien DROUIN**
Second assistant réalisateur **Matteo PORRANI**
Etalonnage **Thibaud CAQUOT**

musique originale
composée et orchestrée par
Franck LEBON
(éditions Avalon - La Marguerite)

chansons originales
composées et orchestrées par
Franck LEBON, Steeve PETIT, Karim ATTOUMANE
(éditions Avalon - La Marguerite - Verycords Publishing)

